

Lettres françaises  
Poésie oblige!

Madeleine Marmin

Volume 1, numéro 2, juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036195ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036195ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marmin, M. (1965). Lettres françaises : poésie oblige! *Études françaises*, 1(2), 122–130. <https://doi.org/10.7202/036195ar>

## LETTRES FRANÇAISES

### POÉSIE OBLIGE !

Réaliser l'intégration d'un ensemble dans une unité; par-delà les contraintes ou les modes de l'expression faire coïncider le monde avec soi et être tout entier soi-même dans le langage, drame d'une conscience qui veut absorber le monde, la vie avec la mort; rêve ou réalité de la poésie !

Trois siècles, trois poètes différents de milieu, d'origine, d'expression réunis sous une même manchette: « poètes d'aujourd'hui ». L'un né du peuple, lié à sa ville, Londres, dont il ne franchira guère les limites; l'autre aristocrate, cultivé, curieux de l'Europe; le troisième échappant à toute patrie, à toute étiquette sociale, « de partout et de nulle part », chacun sous le signe magique de l'art, pressé de conquérir, malgré les antinomies considérées par la raison comme insurmontables, l'unité profonde de son être et du cosmos: William Blake, Hugo von Hofmannsthal, Alain Bosquet <sup>1</sup>.

Inutile de présenter la collection des éditions Pierre Seghers, inaugurée en 1953 par le nom de Paul Éluard. L'aspect extérieur, le plan sont depuis lors demeurés inchangés: format maniable, jaquette de couleur, illustrations assez nombreuses; choix de textes permettant une connaissance sommaire, sans doute, mais assez générale des œuvres, précédé d'une préface critique inséparable d'une courte biographie; en fin de volume une bibliographie des œuvres et, ce qui n'existait pas pour les premiers titres, une bibliographie des « ouvrages critiques ». Cette dernière n'est sans doute pas complète, mais suffisante. En somme, livre d'initiation autant que de vulgarisation.

\*

\* \* \*

1. De Londres: William Blake; de Vienne: Hoffmannsthal; « de partout et de nulle part »: Alain Bosquet — présentés respectivement par Étienne Coche de la Ferté, Jean Rousselot, Charles le Quintrec, aux éditions Seghers, dans la collection « Poètes d'aujourd'hui », 1964, sous les numéros 118, 115, 117.

Naître en 1877 dans une Vienne de rêve où bruissent les violons, au milieu d'un décor de rocailles aux grâces démodées, dans une famille riche, cultivée, se voir comblé de dons précieux: beauté, intelligence et gloire à dix-huit ans, tel devait être le destin de ce jeune aristocrate Hugo von Hoffmannsthal, aristocrate de naissance, « par éthique et par goût ».

Si la musique de Strauss a pu faire connaître le librettiste d'*Elektra* ou du *Chevalier à la rose*, le poète, le plus éminent peut-être de l'Autriche, semble oublié et même ignoré en dehors des frontières de son pays. Étienne Coche de la Ferté lui donne sa place parmi les « poètes d'aujourd'hui ». Ses traductions élégantes, respectueuses, autant que faire se peut, du rythme et des images, le désignent pour cette mission. La longue fréquentation des textes inédits ou déjà publiés, la lecture subtile qu'exige une traduction lui ont permis de pénétrer au cœur de l'œuvre et surtout d'entrer en communion avec l'homme. Aussi donne-t-il une étude critique sans doute, mais plus encore, des pages d'entente et de sympathie.

Il ne faudrait pas chercher une analyse formelle du langage ou de la technique poétique; le problème esthétique intéresse moins le critique que tout ce qui tend à éclairer l'œuvre de l'intérieur, à l'expliquer. On peut s'étonner par ailleurs du nombre restreint de poésies citées, une douzaine seulement; une telle parcimonie laisse un regret au lecteur. Si parfois le ton des vers est légèrement précieux, il n'est pas sans charme:

*Tes désirs endormis, tels d'immobiles roses . . .*

Parfois vibre un lamento lancinant comme un chant de Verlaine:

*Une indéfinissable langueur pleurait en silence dans mon âme.*

Amère est la mélancolie aux lourdes résonances de *Ballade de la Vie Extérieure*:

*Et des enfants grandissent, aux regards profonds  
Qui ne savent pas, grandissent et meurent  
Et les hommes vont leur chemin.*

Plus substantielles sont les pages de *Prose*; il y manque malheureusement *Ad Ipsum*. Mais on trouve le *Conte de la 672<sup>ème</sup> Nuit* et l'admirable texte les *Heures Grecques*. Le poète est entré dans la salle du Musée. « Il y avait là des statues de femmes debout, en longs vêtements ». Réelles; belles. Par on ne sait quel sortilège H. von Hoffmannsthal pris de vertige, sent le cosmos s'ouvrir devant lui et, vacillant, se demande: « Si l'Inconnaissable en moi trouve son aliment, si l'Éternel prend en moi ce qu'il faut pour construire son éternité, y a-t-il donc encore quelque chose qui me sépare de la Divinité ? »

*Madeleine Marmin*

Le choix des textes cités semble justifié par les intentions mêmes de M. C. de la Ferté. Les deux chapitres d'introduction suivent en effet pas à pas l'évolution spirituelle et poétique de Hugo von Hoffmannsthal en fonction de sa vie:

1 — *La Vie du poète*: esquisse d'un itinéraire spirituel

2 — *La Pensée de l'écrivain*: symbole d'une existence

l'un précisant l'autre, car suivant la critique « les idées de Hoffmannsthal définissent sa vie en même temps qu'elles se dégagent de son œuvre ».

L'avant-propos se veut modeste: « Cette présentation, dit M. de la Ferté, n'a pas l'ambition de renouveler nos connaissances, elle se borne à faire le point et à proposer sur certains de leurs aspects des vues inédites ». Avec un art méticuleux d'analyste, d'une démarche sinueuse, déroutante parfois par ses retours et ses reprises, mais subtile et sûre, Étienne de la Ferté dégage et éclaire la personnalité du jeune aristocrate dont Charles du Bos écrivait que sa noblesse est d'être « le grand seigneur de ceux qui pensent avec le cœur ». Peut-être dans cette quête minutieuse aurions-nous souhaité quelques repos ménagés, quelques subdivisions en paragraphe; entraînés sans avoir le loisir de souffler mais non sans plaisir, nous découvrons le poète, dont la présence s'impose, exigeant, tendu vers la perfection. Son intelligence positive, sa sensibilité méditerranéenne, H. von Hoffmannsthal les doit au milieu composite dont il est issu: banquiers catholiques, ascendances juives et italiennes, juristes et vigneron. Il a dix-huit ans et toute son œuvre lyrique est écrite; précocité qui fait penser à Rimbaud. Le monde s'offre à lui et il a soif de tout connaître. Sa culture harmonieuse s'est nourrie aux sources « humanistes »; il parle allemand, italien, français, anglais. Des écrivains « arrivés » considèrent cet adolescent comme un de leurs pairs. Stefan George, le symboliste allemand, lui offre son amitié, un peu gênante il est vrai.

Toutefois, note M. de la Ferté, il se trouve isolé au milieu même de ses camarades, « tout occupé de son rêve intérieur », comme il le dit lui-même « lié au monde et pourtant solitaire ». A seize ans le problème de la personnalité le tourmente, inquiétude qui le poursuivra toute sa vie et peut expliquer une partie de son œuvre: comment définir la nature ambiguë du moi, comment justifier ses limites: « Moi ? où est-ce que cela finit ? ». Dilettante, quoique sans pose, élégant, sensible aux formes, aux sons, aux couleurs, va-t-il s'enfermer dans un narcissisme desséchant, va-t-il être Claudio, héros du *Fou et la Mort*, image éclatante de l'esthète, n'ayant

« recherché que le possible illusoire, jamais le réel, et passé les mains vides, d'un avenir trop vite dévoré à un passé non vécu » ? Trop longtemps les admirateurs les plus sincères n'ont voulu voir de lui que ce portrait.

Il est difficile dans ce compte rendu de suivre pas à pas avec M. de la Ferté la lente évolution de l'adolescent, les influences qui le marquent, les démarches de son esprit, comment enfin il va sortir du désarroi tragique d'où Rimbaud ne s'est pas relevé. L'enfant génial qui « voulait reconstruire le monde dans la lumière » sent brusquement l'unité du monde se briser: « Je concevais alors tout ce qui existe comme une grande unité, le monde spirituel et le monde matériel ne faisaient pas antithèse ». Son enfance, sa jeunesse s'étaient épanouies dans « la prescience du bonheur et de la beauté » et s'étaient exprimées « tout naturellement en poésie », dit M. de la Ferté. « Son génie poétique est donc lié à l'état de grâce de la préexistence ». Mais passé le temps de cette préexistence, le poète soudain se voit dans une impasse tragique; il avoue son impuissance créatrice: « J'ai perdu complètement la faculté de traiter avec suite par la pensée ou par la parole un sujet quelconque ». Tous les moments de cette crise sont analysés avec minutie et pertinence par E. de la Ferté qui montre comment le poète va sortir de cette impasse par le théâtre. Lectures, rencontres de peintres et d'écrivains, voyages, séjour en Grèce surtout achèvent de mûrir sa pensée. Libéré de l'enlèvement, arraché à la « tour inébranlable où il se sentait Seigneur et Roi pour toujours » il prend conscience de la vie. Ainsi passe-t-il de l'individuel à l'humain, du particulier à l'universel. Le temps est aboli: « Je dis *alors* et *depuis lors* mais aucune considération de temps ne peut s'accorder avec l'état d'extase dans lequel j'étais abandonné. Il était hors de la durée et ce dont il était fait se passait hors du temps ».

Après une analyse qui a voulu ne rien laisser ignorer des problèmes mystiques, des angoisses intellectuelles, des résonances historiques, M. C. de la Ferté termine par une synthèse qui permet de situer celui que G. Bianquis appelle « le dernier sourire de l'Autriche »: « Entre l'histoire et la famille, entre la solidarité humaine et l'effusion mystique, Hoffmannsthal habite un espace serein qui lui est propre, où la vie se résout en images, où la réalité n'est admise que comme un rêve et le rêve comme le symbole d'une fuyante réalité ».

\*  
\*   \*   \*

*Est-ce une chose sainte la misère  
qu'un pays prospère et riche, pourtant,  
fait supporter à ses petits enfants  
nourris d'une main froide et usurière.*

Quel contemporain clame ainsi son indignation ?

Ce « poète d'aujourd'hui » est né en 1757. M. Rousselot n'a aucune peine à le faire admettre aux côtés des Lautréamont, des Jarry ou des Brassens. Poète « engagé » qui a « préféré le monde onirique au monde réel », voyant, illuminé, luciférien, rebelle, Blake the Mad édifie sa double œuvre de poète et de graveur en dehors du temps.

Dessiner en moins de quatre-vingts pages un portrait du poète dont la personnalité gigantesque semble si souvent en contradiction avec elle-même, dégager à travers le chaos de l'œuvre l'essentiel d'une démarche quasi démentielle qui aboutit à une certitude de « salvation par l'amour », était de nature à décourager le critique ! Faite d'une suite de paragraphes brefs qui manquent parfois de rigueur et fractionnent un peu trop une analyse déjà schématique, utilisant des matériaux rassemblés par d'autres, la préface de Jean Rousselot manque d'originalité. Le choix des textes donne une place majeure aux œuvres les plus connues, *Chants d'Innocence*, *Chants d'Expérience*, *le Mariage du Ciel et de l'Enfer*, cités dans leur verdeur sans coupures « ad usum Delphini ». Les portraits de William Blake sont très beaux; on peut regretter seulement qu'il n'y ait pas plus de reproductions de ses gravures, M. Rousselot ayant d'ailleurs très justement associé dans son étude le graveur et le poète.

Toute la vie de Blake se résume dans ce double travail de création. Pauvre, méconnu, ignoré, méprisé même, qu'importe ! Il peint, il grave, il chante, il écrit. M. Rousselot essaie de dégager la pensée métaphysique de l'écrivain volontairement hérésiarque et blasphématoire, défi aux puritains, aux bien-pensants, faisant gloire à Jésus de ses désobéissances, regardant comme une erreur la dualité du Bien et du Mal. Il hurle contre ceux qui ne veulent pas voir la misère de l'enfant ramoneur, ni entendre la plainte de l'enfant noir:

*Ma mère m'a mis au monde en un coin du Sud cruel  
Et je suis noir. Mais mon âme, elle est blanche, vous savez !*

Sa morale se réduit à revendiquer une liberté absolue, et se traduit en aphorismes antithétiques assez simples:

*La Justice n'est que vengeance et toute vertu est pardon.  
La malédiction fortifie, la bénédiction affaiblit.*

Poète inspiré, en art comme en poésie rejetant « la raison discriminante » il se veut gouverné. Rebelle, insurgé contre la réalité et la société, réduit à l'état de « médium », il transcrit ce que dit l'« Autre »; visionnaire à froid et conscient, malgré tout. Prophète conversant

avec Isaïe et Ezéchiel il affirme, dit M. Rousselot, « la certitude glorieuse que les temps sont proches où sera reconnue la divinité de chacun de nous ». Le critique n'a garde de cacher les faiblesses de l'écrivain : « répétitions, remous et cahots que du point de vue esthétique on peut lui reprocher ». Étranger à l'écriture automatique des Surréalistes, aussi bien qu'à la « rêverie hypernaturaliste » d'un Nerval, sans jamais faire la moindre tentative pour s'adapter au monde, il répète inlassablement que les « choses de l'esprit sont les seules réalités ».

Dans un même paragraphe M. Rousselot parle du musicien et du graveur. De la qualité de sa musique on ne peut conjecturer que d'après « la musicalité » de ses poèmes. Par contre ses gravures ont été conservées en majorité. On eût peut-être aimé que le critique s'attardât un peu sur cette dualité de la création blakienne : « écrire et dessiner étaient les deux temps d'une activité créatrice dont l'unité apparaît d'autant plus grande que la même plaque de cuivre reçoit simultanément l'empreinte du texte et du dessin ». Quelques reproductions eussent été fort utiles ici pour illustrer l'idée.

Le petit lexique qui suit est par ailleurs très pratique. Établi grâce aux travaux de Pierre Berger et Madame Cazamian il rendra service aux lecteurs profanes perdus dans la mythologie particulière à W. Blake.

Après une revue rapide des poèmes, Jean Rousselot revient à la biographie de l'auteur pour « en extraire quelques éléments qui conditionnent ou justifient l'évolution de l'œuvre ». Le jeune William a huit ans et « il a vu à travers ses yeux un bel arbre chargé d'anges », puis viendront les prophètes et Dieu en personne. Il voit et, nourri d'Ossian, de Shakespeare, de Swedenborg, de Milton, de Voltaire, de Rousseau, sans oublier la Bible et la Bhagavad-Gîtâ, il vit d'une vie surnaturelle dans une sorte d'Olympe, en état de « fabulation créatrice » presque constante.

On peut aimer Blake ou le trouver insupportable, il ne peut laisser indifférent. Dans *Contrepoint*, Aldous Huxley fait dire à Rampion : « Je viens de relire Blake « Mariage du Ciel et de l'Enfer », Blake était civilisé, et il insista, *civilisé*. La civilisation c'est l'harmonie et la multiplicité complète. La raison, le sentiment, l'instinct, la vie du corps. Blake réussit à englober et à harmoniser tout. Blake fut le dernier homme civilisé ».

C'est là, je crois, le mérite de Blake : partir d'une réalité simple pour l'inscrire dans une vision cosmique.

\*

\* \* \*

Avant d'être inscrit dans l'Élysée du Larousse, Alain Bosquet prend place dans la collection « Poètes d'aujourd'hui ». Connu comme critique — il a publié une étude sur la poésie canadienne et présenté St-John Perse, chez le même éditeur — le poète trouve à son tour sa consécration.

Il est difficile sans doute de porter un jugement sur une œuvre en évolution, sur une vie qui n'a pas fini de s'interroger. Charles le Quintrec, le présentateur, disparaît discrètement derrière l'œuvre pour laisser au poète place entière. Présentation dépouillée où les années et les œuvres se succèdent comme les feuillets d'un éphéméride.

L'âge de la sylphide, délivrée de « l'argile des songes ». L'âge des premiers poètes, Éluard et Supervielle. Vingt-et-un ans: « un tournant, tu grandis ». La présence de la femme s'impose, « femme-verbe », « sylphide-grammaticale », vivante, mythique, « porteuse sublime et messagère d'angoisse »,

*Celle qui est enceinte de tous mes rêves  
Celle qui est l'eau, le pain,  
L'arbre véridique et le calme sourire.*

1945 ! Sonne l'heure des fanfares de la Résistance et de la reconquête. Avec ardeur, celui qui est « de partout et de nulle part », un métèque (mais la planète aussi est métèque, dit Bosquet), celui qui est le poète « du monde ouvert sur les étoiles » et la liberté, chante:

*Je viens te libérer mon pays à coup de mitrailleuses.*

Mais les gloires des batailles sont amères. Le temps atomique a détruit les printemps. Terres brûlées, pierres calcinées... « Et ton parc, te souviens-tu de ton parc ? C'est aujourd'hui le cimetière des francs-tireurs décapités ».

Folie des hommes, la terre va disparaître, le monde court à un suicide collectif.

*Le dernier  
des hommes va mourir...  
J'en ai assez de ma planète.*

Cependant, en terre mexicaine, le voyageur découvre un monde nouveau, une civilisation de haute altitude, celle des temples mayas pointés sur leurs pyramides:

*Dans chaque oiseau dormait une montagne  
Dans chaque main le reptile sacré  
Mangeait du sel.*



Charles le Quintrec dit le bonheur qu'Alain Bosquet éprouve à découvrir, avec des mots miraculeux, des mots qui se laissent capter, polir, assembler, ce passé de gloire fabuleuse.

1957 ! Bosquet est malade. Il fait le point :

*Vie rêvée, vie manquée, vie qui dit NON.*

Angoisse personnelle liée à l'angoisse d'un siècle dont la seule affaire est désormais la fin du monde.

*Seras-tu le dernier, mon siècle de menaces ?*

C'est à l'alexandrin qu'il va confier ses poèmes : « ... j'ai éprouvé le besoin d'une protection sûre, celle des grands hommes d'hier et d'avant-hier, poètes en rimes et en césures ». Renoncement, momentanément du moins, au Surréalisme. « Quand on a quelque chose à dire, écrit Charles le Quintrec, les trouvailles typographiques sont de peu de poids, l'écriture automatique est de peu de secours ». Pourtant les Surréalistes lui ont appris à faire éclater la phrase, à faire éclater les images, à réinventer un langage, mais « qu'importe les écoles, continue Ch. le Quintrec, quand on écoute monter en soi le chant de l'authenticité, le chant du sang qui bat dans les artères ». Car la poésie est plus intensité que sentiment, et plus désir que conscience de notre désir. Et le poète s'invente une planète où les objets se pressent, « objets-êtres » en révolte :

*Citrons regards, citrons visages  
Ils ont souffert, ils ont aimé ...*

Tout se métamorphose, les êtres et les choses obéissent à d'étranges gravitations et changent d'apparence. Bosquet, alors, se demande si ce monde n'est pas entré dans l'ère des dernières interrogations, des dernières convulsions. Mais la poésie est là « pour mesurer notre folie et pour crier aux hommes que la planète déboussolée a pris la pente de son suicide ».

Au centre de l'autoportrait placé en tête de la présentation, Bosquet écrit : « La poésie avant le reste, au lieu du reste, malgré le reste. Je me ferais tuer pour elle ». Et pourtant la vie active le dévore, nous apprend-il ; articles pour les journaux et les revues, radio, critique artistique ; il est directeur littéraire, professeur, traducteur, romancier par distraction, mais poète trente ou trente-cinq minutes par mois.

C'est la production de ces trente minutes par mois que nous trouvons ici, sous des titres variés : *A la Mémoire de ma planète, Langue Morte ...* et surtout les larges extraits de *Poèmes sans Elle*. Textes peut-être d'inégale qualité. Mais certains lancinants, envoûtants, où les images chavirent et se bousculent.

*Madeleine Marmín*

*J'écrirai ce poème  
pour qu'il me donne  
un fleuve doux...*

Pourquoi faut-il qu'à la fin de la chronologie qui termine son étude, Ch. le Quintrec lance à poignée comme confetti les noms du « tout-Paris » fréquenté par Alain Bosquet ? Les derniers mots tombent durement: « accepte le panier aux crabes parisien ». Amertume d'une amitié déçue ?...

\*

\*      \*

Que dire à la fin de cette étude ? La collection « Poètes d'aujourd'hui » peut être de qualité inégale. Toutefois elle permet à l'étudiant comme à l'honnête homme de faire connaissance avec des poètes qui leur seraient sans doute demeurés étrangers; point de départ aussi pour des études plus approfondies.

MADELEINE MARMIN

*Collège Marie de France, Montréal.*